

INSTITUT DE FRANCE

ACADEMIE DES BEAUX-ARTS

DISCOURS PRONONCE DANS LA SEANCE PUBLIQUE TENUE PAR L'ACADEMIE
DES BEAUX-ARTS

présidée par M. Louis Leygue, Président de l'Académie, le mercredi 28 janvier
1976

POUR LA RECEPTION DE

M. Georges MATHIEU
ELU MEMBRE DE LA SECTION PEINTURE

par

M. Louis LEYGUE
Président de l'Académie

M. Georges Mathieu, récemment élu au fauteuil vacant dans la section de peinture par suite du décès de M. Alfred Giess, est introduit dans la salle des séances par M. Emmanuel Bondeville, Secrétaire perpétuel.

Le Président prononce le discours suivant:

Monsieur,

Le grand avantage qui me revient aujourd'hui est celui de recevoir un homme brillant et singulier. L'Académie qui vous accueille s'est donné pour mission de rassembler des artistes ayant accompli une œuvre de création originale et des personnes qui, par leur esprit et leur action ont contribué à l'épanouissement des Arts. On peut dire que vous répondez aux deux définitions tant votre œuvre est personnelle, et tant elle se projette au delà des apparences habituelles de la Peinture pour n'être qu'un jaillissement hors du monde visible, hors du temps. Depuis des siècles et pour la grande majorité des peintres, l'envie de travailler venait en regardant les choses, vivantes ou non, le jeu de la lumière sur les objets, sur les visages ou le corps des femmes, sur les fleurs, les paysages. Mais beaucoup n'entreprenaient là que le report d'un spectacle familier à l'intérieur d'un cadre. Tous même peut-être avaient vu cela ainsi, sauf certains qui, avant de peindre se sont pris à penser. Vous êtes justement de ceux-ci et parce que vous avez mûri très tôt, il semble que votre vie puisse être divisée en trois époques: la préméditation, l'action, et une troisième période que tout laisse prévoir comme devant être une extrapolation.

La première enveloppe votre formation intellectuelle de l'enfance à la maturité précoce de l'être doué que vous êtes. Elle vous a fait réfléchir beaucoup et a même fait de vous un analyste de l'art contemporain d'une grande lucidité; on pourrait dire celle d'un clinicien. Votre rigueur vous fait examiner sa feuille de température et vous donner des diagnostics (je vous cite), de "consommation ", de "sclérose ", vous parlez de "décomposition" en même temps que de "cadavres". La décadence générale vous a répugné, vous l'avez constatée et l'avez pourfendue à la manière de quelque Saint-Georges chevauchant, ou d'Archange-Michel terrassant le dragon. On admire d'ailleurs que de cette ambiance trouble, vous ayez tiré par votre force vive des éclaboussures généreuses, une mousse dorée, éblouissante de pureté et magnifiquement irisée dans le soleil. Ainsi votre œuvre de peintre se veut-elle libératrice. Elle livre au monde une source intarissable et jaillissante de signes jamais vus, d'une grande audace spontanée, et qui sait? diabolique.

L'image serait facile qui comparerait votre formation, votre développement intérieur, votre libération et votre envol à la secrète puis brusque éclosion d'une chrysalide. C'est pourtant celle qui vient à l'idée quand on suit votre biographie. Nous verrons qu'il s'est bien agi d'abord d'une préparation de votre esprit, d'une sorte de mise en place, qui chez d'autres aurait abouti à intellectualiser leur art, mais qui chez vous s'ouvre soudain sur une extraordinaire et nouvelle plastique. L'impression se confirme quand, à l'examen de vos premières toiles sourdes et informelles, succède celui de vos lumineuses et éclatantes compositions aux plus vives couleurs. Au reste, vous avez écrit à propos de votre action picturale: "Pour la première fois dans l'histoire des formes, le signe précède sa signification". En effet votre œuvre est un message, et je suis heureux de pouvoir saluer un être d'exception, non seulement par l'unicité de sa création et la rigueur de sa pensée, mais parce qu'en se révélant violemment lui-même il témoigne d'un monde agressivement bruyant et luminescent: le nôtre. Il y a fort longtemps, au début de l'histoire, le vieux Ts'ang Kie (tout comme les Egyptiens) a communiqué des pensées en marche par des signes figés. Aujourd'hui et par vous, la rapidité transmet la sensation avant même que l'esprit en ait pu juger. De plus (alors que les styles, siècle après siècle, loin d'être des manifestes personnels ont été la distillation des fruits collectifs pour une ambrosie à la gloire des Monarques), nous assistons à un nouveau phénomène: l'œuvre de l'artiste fait irruption par signes instinctifs, atteignant un style à l'exaltation de l'auteur, et du premier coup.

Cette première partie, à vrai dire, déborde franchement sur la seconde qui est l'Action, car cette préméditation qui vous faisait ramasser vos forces avant de bondir, s'est aussi poursuivie par de marquants ouvrages écrits tels: De la Révolte à la Renaissance ou Le Privilège d'être et plus récemment La Réponse de l'Abstraction Lyrique, alors que vous étiez déjà très agissant en tant que peintre, que dis-je? prodigieusement démonstratif. Vous êtes donc resté assez longtemps sur le point d'être peintre et cependant vous attendiez votre heure. Car c'est seulement après la tourmente de la guerre (vous aviez alors entre dix-neuf et vingt-trois ans et vous l'avez péniblement subie!) que la lecture d'un certain ouvrage vous amène à

imaginer la peinture sous une forme nouvelle. Vous la voyez débarrassée de toute littérature, de toute intention descriptive, en somme de tout un système d'approche et d'expression qui pourtant au cours des âges a été l'emmarquement ascendant propice à son épanouissement. Mais vous êtes trop intelligent pour avoir pensé qu'en pareille matière, seule une parallèle de départ ainsi balayée puisse garantir et l'envol et le trajet glorieux de votre génie créateur. Vous y réfléchissez longtemps puis, saisissant vos pinceaux, vous vous élancez sur le tremplin de ce que vous appelez L'Abstraction Lyrique. Nous sommes en 1947 et vous avez vingt-six ans.

Avant de considérer la seconde période: l'action et celle que pour ma part j'appelle une "extrapolation", car elles se décriront largement dans ce qui va suivre, arrêtons-nous. Nous voici parvenus aujourd'hui au sommet d'une rampe d'où, en nous retournant, nous pouvons découvrir le chemin parcouru. Le 27 janvier 1921 et à Boulogne-sur-Mer, votre père, M. Adolphe Mathieu d'Escaudoevres déposa certainement sur le front de votre mère, née Madeleine Dupré d'Ausque le baiser de gratitude dû à celle qui venait de vous donner le jour. Ni l'un ni l'autre cependant ne pouvaient deviner qui vous seriez, bien que les astres fussent disposés dans le ciel pour une conjonction des plus favorables (et plus spécialement Uranus et Saturne qui furent déterminants). La situation de banquier de votre père devait lui permettre de soutenir pratiquement les études que votre jeune intelligence imposa bientôt de vous faire entreprendre. Et vous fîtes effectivement une curieuse et belle scolarité. Je lis cependant une sorte de poème en quelques lignes où vous évoquez votre passage au collège Angellier, votre passage à l'école Eurvin, à l'Institut Saint-Joseph, puis au lycée Mariette. Quittant Boulogne pour Versailles vous entrez au lycée Hoche. Devrais-je en déduire que: l'indépendance annoncée comme inévitable pour les natifs du Verseau, serait bien votre fait? Pas la paresse d'esprit en tout cas, car à Cambrai votre professeur de français vous présente au Concours général, indice évidemment très remarquable. Et vous aviez fait du latin, du grec, du russe, et de l'espagnol en même temps que des mathématiques. Toutefois votre nature vous dirigeait plus vers les Lettres que vers les Sciences, et décidément la Banque ne vous tentait pas. Vous avez souligné vous-même que d'habiter Boulogne-sur-Mer vous avait amené presque automatiquement à apprendre puis à cultiver l'anglais. Tant et si bien que vous êtes devenu professeur d'anglais à Douai après l'obtention de votre Licence ès lettres et l'amorce d'une Licence en droit. Cette Licence de lettres me paraît avoir été en fait, une estampille apposée sur un très gros bagage. Sans me méprendre sur ce qu'on appelle la culture, je relève dans votre ouvrage *Le Privilège d'être*, 2327 noms propres presque tous différents, et si l'on songe que le format de ce livre est triangulaire, on pourrait plaisamment déduire que dans des conditions d'impression normales et dans une pagination rationnelle, vous en auriez pu introduire le double.

Telle intelligence, telle vaste culture, tel énorme savoir tenus finalement en réserve comme les "chevaux-vapeur" dans une voiture de course, ou comme les rayons du soleil avant son lever, débouchent brusquement sur cette note de votre agenda; je vous cite: "Téléphoner à Artès dès lundi matin pour commander des châssis. Je les

aurai mardi. Deux jours suffiront pour peindre ces vingt petites toiles." Car dans tout cela, il n'apparaît pas, du moins à ma connaissance, ce désir qu'ont certains enfants ou jeunes gens de rapporter le monde qui les entoure sur du papier, avec ou sans couleurs. Pas que je sache d'essais révélateurs ou d'observations timides, pudiques, peu à peu développées au contact des Maîtres. Je me demande parfois quelles étaient les études préparatoires des peintres de Lascaux. Comme eux, vous semblez avoir déployé d'emblée les enrichissements pariétaux les plus magiques. Vous êtes le détenteur et l'utilisateur de grandes possibilités qui, comme chez tous les artistes créateurs est un combiné de la sensibilité et de l'intelligence. Mais votre formule personnelle de ce combiné ne comporte pas apparemment l'observation directe de la nature. Chez vous la sensibilité prend une autre forme, une forme de réceptivité, de perception des autres arts. Elle se trouve alertée dans la délectation de la Musique par exemple (que vous qualifiez vous-même d'Art suprême); notons au passage que vos joies profondes vous les trouvez dans le passé: Bach d'abord, Mozart et que le seul Varèse paraît émerger de votre indifférence pour les recherches actuelles. La poésie pour vous, c'est Henri Michaux. L'Histoire, cette spéléologie du temps et de l'action des hommes, vous a fait explorer ses moindres replis. La Philosophie, car vous êtes imprégné de philosophie, vous amène à comprendre beaucoup de choses. Est-ce elle qui vous fait découvrir la relation des arts entre eux? Vous vous informez passionnément des mouvements de la Peinture et de ce qu'on a dit à chaque époque, et surtout de ce qu'on en dit à l'heure que vous vivez. Car la peinture est pour vous une épreuve, un match, un exploit et vous voulez connaître les records de vos concurrents, faire le point de leur position. La Sculpture, je le crois en tout cas, retient peu votre attention ou du moins elle le fait par les moyens dont dispose un homme fin et lettré, non avec la passion et pour les raisons essentielles qu'a le sculpteur professionnel. L'Architecture, vous l'admirez manifestement pour les cadences et les rythmes qui vont armaturer en secret vos prestigieuses créations. La Typographie vous apparaît comme un art majeur et je dirai, de synthèse. Puisqu'on en parle au féminin, est-elle votre mère, votre nourrice, votre égérie, ou votre muse? Par un transfert curieux et psychanalytique, elle semble vous avoir enfanté et protégé, et vous êtes devenu son père, son tuteur et son porte-flambeau. Nouveau Piranèse, vos tracés sont ceux d'un architecte visionnaire et "calligraphie "est bien pour vous la beauté de l'écriture.

Me serais-je égaré dans mon analyse? Voici votre propre texte vous concernant: "Doué de la sensibilité éthérée d'un Mozart ou d'un Chopin, du même penchant que Byron pour le dandysme, le culte du passé, la nostalgie des ruines, du goût de l'anticipation d'un Jules Verne ou d'un Wells, de la soif révolutionnaire d'un Manet, j'aime le peuple et je fuis la foule comme Robespierre, je suis marqué par la griffe uranienne qui érotise l'angoisse fatale à ma fureur de vivre, et je partage le destin schizoïdien du roi Charles V, exemplairement sage."

Je me rappelle notre première et récente rencontre. Le jour était radieux et vous êtes arrivé dans le soleil. Le contre-jour vous allait bien. Votre démarche aisée, votre maintien de danseur portant haut une tête de beau lion, étaient une sorte d'entrée en

scène. Non pas que cela m'eut été réservé en propre, mais parce que vous êtes ainsi depuis toujours. Seul le sourire était loyalement pour moi à cet instant. Sous le décor naturel et soigné de vos moustaches, vos dents éclatantes semblaient toutes incisives et résolues au combat, comme votre regard était celui d'un avenant adversaire. Notre dialogue aurait aussi bien pu être un duel. Il fut une entente. Vous parliez, et presque aussitôt vos propos prenaient le ton d'un exposé, vos idées supposaient une doctrine, mais avec cette élégance réservée habituellement aux conversations de salon. Vous me dites écrire un livre. Cette phrase en était-elle extraite? Elle vînt tout naturellement me convaincre: "Le résultat d'une œuvre doit dépasser la somme de ses parties". On ne dit pas de telles choses sans y avoir réfléchi. En me rappelant que Charles Le Brun avait fondé l'Académie des Beaux-Arts en 1648, vous me faisiez ressortir le rôle qu'il avait eu non seulement comme créateur individuel, mais comme organisateur et comme penseur. Après avoir évoqué le changement survenu après lui et les inflexions de la courbe générale des Arts au XIXème siècle, vous me dites combien nous aurions besoin d'un Le Brun à notre époque. J'apprécie personnellement le mérite qu'aurait un artiste à prendre la place de grand régisseur et à orchestrer la gamme des expressions plastiques s'étagant de la vaisselle au portrait, en passant par les pièces de mobilier, les lustres et les tapisseries. Le siècle de Louis XIV en effet offre le spectacle total d'une telle réussite, et la philosophie de cette époque, regardant l'image de l'homme comme une nécessité, nous a donné les grands Gobelins de Madrid et de Leningrad. Dans ces compositions magistrales, admirablement exécutées sans la moindre faiblesse, les personnages présents, saisissants de vraisemblance, attestent pour nous les événements les plus marquants.

Mais revenons à vous-même Monsieur. Un matin, les Parisiens se réveillèrent en apprenant que la veille, ils avaient échappé de justesse à la Bataille de Bouvines. Le bruit des épées sur les cuirasses, les hennissements des chevaux, les cris des combattants sous les lances, les étendards, les bannières et les gonfalons (à propos le Pape s'était-il fait représenter?), tout ce vacarme et ce tumulte, un jeune peintre l'avait exprimé sur une grande toile en soixante-quinze minutes. Son nom: Georges Mathieu. En fait, il l'avait exprimé à sa manière à laquelle, renseignements pris, personne ou à peu près ne comprenait rien. Ces zébrures rouges, ces fusées noires, ces traits jaunes fulgurants tantôt rapprochés avec rage, tantôt lancés comme des trajectoires d'astéroïdes, le gros du public n'y voyait qu'une imposture. Les plus avisés y découvraient au contraire une "écriture" et certains ont pu dire de vous, pour vous donner une identité: "Vous êtes le premier artiste graphique d'Occident". Oui, votre œuvre est un graphisme, que vous l'intituliez: *Les Capétiens partout*, *La Victoire de Denain*, ou *Hommage au Maréchal de Turenne*, à *Odoacre*, à *Condillac*, le style est constant. Pourtant *Hommage à la Mort* suggère soudain un terrible face à face, et *Hommage à Laurent Le Magnifique* est sans doute possible, le sommet de ce que notre époque peut concevoir de la magnificence. Le signe précède donc sa signification. Dans *Hommage à Jean Cocteau*, la présence d'un petit rectangle noir implique le deuil. Cependant, cet éblouissant et majestueux éclatement où dominent les rouges et les ors, dans sa dignité et sa splendeur, qui

pour vous, j'imagine, était comme un salut de l'épée au sortir d'un valeureux combat, ne vous attira de la part d'une personnalité hautement officielle que cette réflexion: *Hommage à Jean Cocteau...* A quoi le voit-on? "

Votre art heureusement, ne s'embarrasse pas de pareils détails; il a pris rapidement de la hauteur et conquis depuis longtemps ses titres de noblesse. Il pavoise désormais le monde entier. Je dirai qu'il s'est installé dans l'universalité avec l'aisance et la simplicité des grandes périodes d'Art. Il se tient sur les crêtes et peut répondre à tout. Il rappelle les feux d'artifice hérités des Chinois et convient à la numismatique. Pareil à l'effet du marteau sur le fer coruscant, il s'adapte parfaitement à l'affiche. En acceptant de réaliser ce qui, en fin de compte vous semblait destiné, vous êtes allé à la rencontre d'un immense public et pour le conquérir. Ceux qui s'étaient opposés à vos tableaux allaient immédiatement admettre vos nouvelles compositions, les aimer et se laisser gagner à leurs suggestions. Vous avez fait sourdre à leurs yeux tour à tour: le Japon, l'Angleterre, l'Allemagne, la Chine, la France, les U.S.A., que sais-je encore, les pays, les peuples et leurs mœurs par la projection vibrante des encres de couleur. Le croirait-on, vous passez avec la plus grande aisance des démonstrations colorées à celles qui intéressent le toucher, et la médaille est devenue votre domaine. Avant d'avoir subi les disciplines des pièces de monnaie, vous aviez composé autrefois un lit géant au baldaquin sublime. Faire une usine devient un jeu pour vous. Vous transformeriez Paris pour une fête de nuit s'il était opportun de l'inventer subitement. Votre esprit, s'il tolère les contraintes inhérentes aux techniques, n'accepte aucune entrave pour ses enfantements mirifiques. Et voilà pourquoi vous parlez de Le Brun. Celui qui peignait des plafonds, prévoyait aussi les groupes statuaires au bord des bassins. Sans aucun doute même avait-il à voir dans les créations de Berain pour le théâtre de Louis XIV. Vous aussi pourriez entreprendre des décors, des pyramides et des apothéoses de jardins, des cortèges et des défilés d'éléphants blancs. Car vous survolez les problèmes plastiques, j'allais dire facilement, grâce à votre "image de marque" applicable en tout lieu. Votre griffe, égale aux prestigieuses, élégantes et graves graphies islamiques, orne, enrichit et donne un sens majorant partout où elle s'applique.

Qui vous voit peindre assiste à un ballet, à des figures chorégraphiques étonnantes, étourdissantes, durant lesquelles vous vous identifiez à votre tracé, à vos arabesques. Vous bondissez, vous vous élancez, puis revenez à votre point de départ. Y a-t-il encore du reste un point de départ et où est-il? Nulle part et partout. C'est le vol de l'oiseau échappant au faucon, c'est le faucon lui-même, c'est peut-être l'hirondelle, l'oiseau-mouche, c'est un paraphe coloré, brillant doré, la projection constellante, le jet éparpillé en gouttelettes irisées, la fête, le panache, la canonnade et l'explosion. C'est tout ensemble et c'est vous-même surtout car vous vivez athlétiquement votre inspiration. Cet exploit est-il encore de la Peinture? Oui, certes, malgré ou à cause de l'emploi des couleurs violentes. Mais nous sommes loin de Corot et de Chardin, loin de cette conception délicate et statique d'un univers paisible, dont l'observation silencieuse nous transcende affectivement et

dont vous parlerez sans doute tout à l'heure à propos de votre prédécesseur. Vous le voyez, nous étions dans un rêve. Soudain vos clameurs et vos cris stridents de "sang-bouillant" nous en tirent par un contraste explosif, comme un cher "enfant-terrible" réveille sa famille. Eh bien, votre nouvelle famille Monsieur, contre toute attente et pleine d'une paternelle compréhension vous chérit, et vous accueille à bras ouverts.